CINNA,

OU

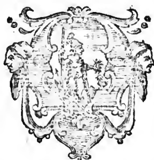
LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

PAR M^R. P. CORNEILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

HORAT..... *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.



ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, Empereur de Rome.

LIVIE, Impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, Chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguſte, & proſcrit par lui durant le Triumvirat.

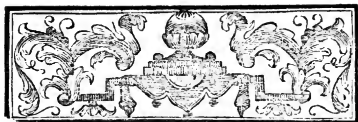
FULVIE, confidente d'Æmilie.

POLICLETE, affranchi d'Auguſte.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La Scène eſt à Rome.



CINNA,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.

IMpatiens deſirs d'une illuſtre vengeance,
Dont la mort de mon père a formé la naiſſance;
Enfans impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément,
Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire,
Durant quelques momens ſouffrez que je reſpire,
Et que je conſidere, en l'état où je ſuis,
Et ce que je hazarde, & ce que je pourſuis.
Quand je regarde Auguſte, au milieu de ſa gloire,
Et que vous reprochez à ma triſte mémoire,
Que par ſa propre main mon père maſſacré,
Du trône où je le vois fait le premier degré;
Quand vous me préſentez cette ſanglante image,
La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens tranſports,

Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts:
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna, que je ne hais Auguste;
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille & mille tempêtes;
L'issue en est douteuse & le péril certain;
Un ami déloyal peut trahir ton dessein,
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise.
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper,
Dans sa ruine même il peut t'envelopper;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chûte.
Ah! cesse de courir à ce mortel danger.
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes,
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisans malheurs,
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère?
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort?
Cessez vaines frayeurs, cessez lâches tendresses,
De jetter dans mon cœur vos indignes foiblesses:
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, & ne les combas plus:
Lui céder, c'est ta gloire; & le vaincre, ta honte;
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte:
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.



SCENE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut posséder, Auguste doit périr;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir,
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause.
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celui que vous voulez venger;
Mais, encore une fois, souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devroit être attiédie.
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paroît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée,
Et de ses Courtisans, souvent les plus heureux,
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses,
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses;
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour, sans changer mon courage:
Je suis ce que j'étois, & je puis davantage;
Et des mêmes présens qu'il verse dans mes mains,
J'achete contre lui les esprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie,
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie:
Pour qui venge son père, il n'est point de forfaits,

Et c'eſt vendre ſon ſang que ſe rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr ſans que la haine éclate ?
Aſſez d'autres ſans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés ſon trône eſt établi ;
Tant de braves Romains, tant d'illuſtres victimes,
Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfans d'aſſez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuivre,
Qui vit haï de tous ne ſauroit long-temps vivre ;
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

ÆMILIE.

Quoi ! je le haïrai ſans tâcher de lui nuire ?
J'attendrois du hazard qu'il oſe le détruire ?
Et je ſatisferois des devoirs ſi preſſans
Par une haine obſcure & des vœux impuiſſans ?
Sa perte, que je veux, me deviendroit amère,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon père,
Et tu verrois mes pleurs couler pour ſon trépas,
Qui, le faiſant périr, ne me vengeroit pas.
C'eſt une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres ;
Joignons à la douceur de venger nos parens,
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans ;
Et faiſons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Æmilie ;
On a touché ſon ame, & ſon cœur s'eſt épris :
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour, à ce prix, n'eſt qu'un préſent funeſte,
Qui porte à votre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Æmilie, à quoi vous l'expoſez ;
Combien à cet écueil ſe ſont déja briſés ;
Ne vous aveuglez point quand ſa mort eſt viſible.

ÆMILIE.

Ah ! tu ſais me frapper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déja mourir ;

Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose,
Je veux & ne veux pas, je m'emporte & je n'ose;
Et mon devoir confus, languissant, étonné,
Cède aux rebellions de mon cœur mutiné.
Tout-beau, ma passion, deviens un peu moins forte,
Tu vois bien des hazards, ils sont grands, mais n'importe,
Cinna n'est pas perdu pour être hazardé:
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui méprise sa vie est maître de la sienne;
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit,
La vertu nous y jette, & la gloire le suit:
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste, ou que Cinna périsse,
Aux Mânes paternels je dois ce sacrifice.
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire,
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire:
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui,
Et c'est à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Cinna, votre assemblée,
Par l'effroi du péril, n'est-elle point troublée?
Et reconnoissez-vous au front de vos amis,
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA.

Jamais contre un Tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue,
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord:
Tous s'y montrent portés avec tant d'alégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une Maîtresse,

Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avois bien prévu, que pour un tel ouvrage
Cinna sauroit choisir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Æmilie, & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste, & d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur;
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur & rougir de colère.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux,*
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.
Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme:
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang Romain:
Combien, pour le répandre, a-t-il formé de brigues,
Combien de fois changé de partis & de ligues?
Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
Et jamais insolent, ni cruel à demi.
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvellant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles,
Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles;
Où l'Aigle abattoit l'Aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armoient contre leur liberté;
Où les meilleurs Soldats, & les Chefs les plus braves,
Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faisant aimer à tous l'infame nom de traître,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattoient seulement pour le choix des Tyrans.

J'ajoute

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur Triumvirat:
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins, dans le meurtre, à l'envi triomphans,
Rome entiere noyée au sang de ses enfans;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs Dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages,
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages?
De ces fameux proscrits, ces demi-Dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusques sur les Autels?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, & voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des Villes,
Et les proscriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le Trône & nous donner des loix.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois Tyrans c'est le seul qui nous reste;
Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
Perdant, pour règner seul, deux méchans comme lui.
Lui mort, nous n'avons point de vengeur, ni de maître,
Avec la liberté Rome s'en va renaître;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.

Prenons l'occaſion tandis qu'elle eſt propice ;
Demain au Capitole il fait un Sacrifice ,
Qu'il en ſoit la victime , & faiſons en ces lieux
Juſtice à tout le monde , à la face des Dieux :
Là , preſque pour ſa ſuite il n'a que notre troupe ;
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe ,
Et je veux , pour ſignal , que cette même main
Lui donne , au lieu d'encens , d'un poignard dans le ſein.
Ainſi d'un coup mortel la victime frappée ,
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée ;
Faites voir , après moi , ſi vous vous ſouvenez
Des illuſtres aïeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble ſerment, le vœu d'être fidèle ;
L'occaſion leur plait : mais chacun veut pour ſoi
L'honneur du premier coup que j'ai choiſi pour moi.
La raiſon règle enfin l'ardeur qui les emporte ,
Maxime & la moitié s'aſſurent de la porte ,
L'autre moitié me ſuit, & doit l'environner,
Prête au moindre ſignal que je voudrai donner.
Voilà , belle Æmilie , à quel point nous en ſommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes ,
Le nom de parricide, ou de libérateur ;
Céſar celui de Prince , ou d'un uſurpateur.
Du ſuccès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend , ou notre gloire , ou notre ignominie ;
Et le peuple inégal à l'endroit des Tyrans ,
S'il les déteſte morts, les adore vivans.
Pour moi , ſoit que le Ciel me ſoit dur ou propice ,
Qu'il m'élève à la gloire , ou me livre au ſupplice ,
Que Rome ſe déclare , ou pour , ou contre nous ,
Mourant pour vous ſervir , tout me ſemblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de ſuccès qui ſouille ta mémoire ,
Le bon & le mauvais ſont égaux pour ta gloire :
Et dans un tel deſſein , le manque de bonheur
Met en péril ta vie , & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Caſſie ,
La ſplendeur de leurs noms en eſt-elle obſcurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands deſſeins ?
Ne les compte-t-on pas pour les derniers Romains ?

Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse:
Si le vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous, leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas, où l'honneur te convie,
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi-bien que la gloire Æmilie est ton prix:
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion mène Evandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

Seigneur, César vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi! le sais-tu bien, Evandre?

EVANDRE.

Policlete est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher:
Je vous en donne avis de peur d'une surprise,
Il presse fort.

ÆMILIE.

Mander les Chefs de l'entreprise!
Tous deux, en même temps! vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grace.

ÆMILIE.

Ah! Cinna, je te perds,
Et les Dieux obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître:
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi, tous deux! & sitôt que le conseil est pris!

CINNA.

Je ne vous puis céler que son ordre m'étonne,

Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne :
Maxime est, comme moi, de ses plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;
Et puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère ;
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père,
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur pannique,
Trahir vos intérêts & la cause publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser !
Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÆMILIE.

Mais que deviendras tu si l'entreprise est sue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu, pour le moins, ne me trahira pas ;
Vous la verrez brillante, au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices ;
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrois suspect à tarder davantage ;
Adieu ; raffermissez ce généreux courage :
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux & malheureux.
Heureux pour vous servir, de perdre ainsi la vie,
Malheureux, de mourir sans vous avoir servie.

ÆMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient,
Mon trouble se dissipe, & ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse.
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confesse :
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.

Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en Citoyen Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne,
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur aussi-tôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! souffrez que tout mort je vive encore en vous;
Et du moins, en mourant, permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre, aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis;
Et leur parlant tantôt des misères Romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahît les secrets.
Il n'est su que d'Evandre, & de votre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit & le mien:
Mais si mon amitié par-là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre;
Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez, en ma faveur, moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Va-t-en, & souviens-toi seulement que je t'aime.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME,
Troupe de Courtisans.

AUGUSTE.

QUe chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna & de Maxime.*)
Cet empire absolu sur la terre & sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, & cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang;
Enfin tout ce qu'adore, en ma haute fortune,
D'un Courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplait quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'Empire, & j'y suis parvenu,
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu;
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes,
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César, mon père, en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,

Comme un bon Citoyen, dans le ſein de ſa Ville ;
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ſes jours par un aſſaſſinat.
Ces exemples récens ſuffiroient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devoit conduire.
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre me fait peur.
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,
N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées :
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé:
Et par où l'ûn périt, un autre eſt conſervé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène,
Pour réſoudre ce point avec eux débattu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu ;
Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux Romains, & peſante à moi-même ;
Traitez-moi comme ami, non comme Souverain ;
Rome, Auguſte, l'Etat, tout eſt en votre main ;
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
Sous les loix d'un Monarque, ou d'une République :
Votre avis eſt ma règle, & par ce ſeul moyen
e veux être Empereur, ou ſimple Citoyen.

CINNA.

Malgré notre ſurpriſe, & mon inſuffiſance,
e vous obéirai, Seigneur, ſans complaiſance,
Et mets bas le reſpect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous ſemblez pancher.
ouffrez-le d'un eſprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez ſouiller d'une tache trop noire,
i vous ouvrez votre ame à ces impreſſions,
uſques à condamner toutes vos actions.
n ne renonce point aux grandeurs légitimes,
n garde ſans remords ce qu'on acquiert ſans crimes;
t plus le bien qu'on quitte eſt noble, grand, exquis,
lus, qui l'oſe quitter, le juge mal acquis.
'imprimez pas, Seigneur, cette honteuſe marque
ces rares vertus qui vous ont fait Monarque ;
ous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans attentat
ue vous avez changé la forme de l'Etat :

Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre,
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise; & tous les conquérans,
Pour être usurpateurs, ne sont pas des Tyrans:
Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes Princes.
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un Tyran, & son trépas fut juste;
Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées,
Un plus puissant démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute:
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute.
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'Univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; & j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'Empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'Etat une juste conquête:
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par-là César de tyrannie,
Qu'il appouve sa mort; c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est votre bien:
Chacun, en liberté, peut disposer du sien;
Il le peut, à son choix, garder, ou s'en défaire;
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et seriez devenu, pour avoir tout domté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent;
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent;
Et faites hautement connoître enfin à tous

Que

Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance,
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance;
Et Cinna vous impute à crime capital,
La libéralité vers le pays natal:
Il appelle remords l'amour de la patrie;
Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie,
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ces pleins effets l'infamie eſt le prix.
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle:
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoiſſance eſt au-deſſus du don?
Suivez, ſuivez, Seigneur, le Ciel qui vous inſpire,
Votre gloire redouble à mépriſer l'Empire,
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même;
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner,
Après un ſceptre acquis, la douceur de régner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre Cour vous nomme,
On hait la monarchie; & le nom d'Empereur,
Cachant celui de Roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il paſſe pour Tyran, quiconque s'y fait maître;
Qui le ſert, pour eſclave; & qui l'aime, pour traître;
Qui le ſouffre, a le cœur lâche, mol, abattu;
Et pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines;
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines;
Peut-être que l'onzième eſt prête d'éclater;
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter,
N'eſt qu'un avis ſecret que le Ciel vous envoie,
Qui, pour vous conſerver, n'a plus que cette voie.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'Univers;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre & croître notre gloire.

CINNA.
Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire;
Plus nuisible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon Prince apporte à ses Etats.
Avec ordre & raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit & récompense;
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte,
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.
AUGUSTE.
Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans,
Avec le premier lait, sucent tous ses enfans,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.
MAXIME.
Oui, Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison;
Sa coutume l'emporte, & non pas la raison;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservi sous ses loix,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des Rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs Princes?
J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats

Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'états:
Chaque peuple a le ſien, conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſauroit changer ſans lui faire une injure.
Telle eſt la loi du Ciel, dont la ſage équité
Sème dans l'Univers cette diverſité
Les Macédoniens aiment le Monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Perſans, veulent des Souverains,
Et le ſeul Conſulat eſt bon pour les Romains.

CINNA.

Il eſt vrai que du Ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie:
Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre des Cieux
Change ſelon les temps, comme ſelon les lieux.
Rome a reçu des Rois ſes murs & ſa naiſſance,
Elle tient des Conſuls ſa gloire & ſa puiſſance;
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.
Sous vous l'Etat n'eſt plus en pillage aux armées,
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées;
Ce que ſous ſes Conſuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir, comme eux, le ſecond de ſes Rois.

MAXIME.

Les changemens d'état, que fait l'ordre céleſte,
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des Dieux, qui jamais ne ſe rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous ſont.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres;
Et nos premiers Conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au Ciel a réſiſté,
Quand il a combattu pour notre liberté?

CINNA.

Si le Ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par l.s mains de Pompée il l'auroit défendue:
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement;
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom, depuis long-temps, ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits
Produit des Citoyens plus puissans que des Rois;
Les grands, pour s'affermir, achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils menent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi, de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon aïeul, Marc-Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile,
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'Univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon Chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César & Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet Empire,
Dans les maux, dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.

Si jaloux de ſon heur, & las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez ſon intérêt au vôtre,
Si ce funeſte don la met au déſeſpoir,
Je n'oſe dire ici ce que j'oſe prévoir.
Conſervez-vous, Seigneur, en lui laiſſant un maître;
Sous qui ſon vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux aſſurer le bien commun de tous,
Donnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte;
Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus fo[rte];
Et, quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain ſoupire;
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'Empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard;
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde ſeulement l'Etat & ma perſonne;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais Gouverneur de Sicile.
Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouſe, Cinna, je vous donne Æmilie,
Vous ſavez qu'elle tient la place de Julie;
Et que ſi nos malheurs & la néceſſité
M'ont fait traiter ſon père avec ſévérité,
Mon épargne depuis, en ſa faveur ouverte,
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner,
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en vais porter la nouvelle à Livie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?

CINNA.

Le même que j'avois, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un Chef de Conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un Chef de Conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir enſemble, & la venger.
Octave aura donc vu ſes fureurs aſſouvies,
Pillé juſqu'aux Autels, ſacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte après pour l'effet d'un remords !
Quand le Ciel, par nos mains, à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira ſa tête !
C'eſt trop ſemer d'appas, & c'eſt trop inviter
Par ſon impunité quelqu'autre à l'imiter.
Vengeons nos Citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque, après ſa mort, aſpire à la couronne ;
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé ;
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar, que vous trouvez ſi juſte,
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte :
Voulant nous affranchir, Brute s'eſt abuſé.
S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs paniques
Ont fait rentrer l'Etat ſous des loix tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,

Lorſque Rome ſuivra des Chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand, ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt, en fermant la plaie, y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers, jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable,
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne eſtimer,
Quand il vient d'une main laſſe de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes préſens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie eſt un objet de haine ?

CINNA.

La recevoir de lui me feroit une gêne ;
Mais, quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts,
Je ſaurai le braver juſques dans les enfers.
Oui, quand par ſon trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à ſa main, ma main enſanglantée,
L'épouſer ſur ſa cendre, & qu'après notre effort
Les préſens du tyran ſoient le prix de ſa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire,
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce Palais on peut nous écouter;
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si peu propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sureté j'examine avec vous,
Pour en venir à bout, les moyens les plus doux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit, leur flamme est mutuelle;
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle;
Mais sans venger son père, il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne point de cette violence,
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance;
La ligue se romproit s'il en étoit démis,
Et tous vos conjurés deviendroient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme,
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, & je sers mon rival.

EUPHORBE.

EUPHORBE.

Vous êtes son rival !

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la vouloit mériter :
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève,
Son dessein fait ma perte, & c'est moi qui l'achève ;
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE.

L'issue en est aisée : agissez pour vous-même ;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ;
Gagnez une maîtresse, accusant un rival.
Auguste, à qui par-là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connoît point d'amis ;
Et même, avec justice, on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime,
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime, par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;
Le sien, & non la gloire, anime son courage.
Il aimeroit César, s'il n'étoit amoureux ;
Et n'est enfin qu'ingrat, & non pas généreux.
Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son ame ?

Sous la cause publique il vous cachoit sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave;
Qu'il vous compte déja pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser, sans nommer tout le reste?
A tous nos conjurés l'avis seroit funeste;
Et par-là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon ame est incapable;
Il perd trop d'innocens, pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux;
En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, & ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Æmilie;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux,
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'estime peu qu'Auguste me la donne,
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne;
Et ne fais point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr;
Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile;
L'artifice pourtant vous y peut être utile,
Il en faut trouver un qui la puisse abuser;
Et du reste, le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice ?
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse ?
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant & de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudroit des miracles.
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver,
Cinna vient; & je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA.

Æmilie, & César. L'un & l'autre me gêne.
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux Dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins!
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir, comme elle me désarme!
Je sens au fond du cœur mille remords cuisans,
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présens.
Cette faveur si pleine, & si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me semble sur-tout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir; & me dire,
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'Empire,

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt... Mais, hélas! j'idolâtre Æmilie;
Un serment exécrable à sa haine me lie;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux:
Des deux côtés j'offense, & ma gloire, & les Dieux.
Je deviens sacrilège, ou je suis parricide;
Et vers l'un, ou vers l'autre, il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paroissiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne sentiez au cœur ni remords, ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche;
Et l'on ne reconnoit de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame, de son dessein jusques-là possédée,
S'attache aveuglément à sa premiere idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise;
Qu'avant que de frapper, elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude.
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté.
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée,
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
Mais entendez crier Rome à votre côté,
Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;

Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
Ne me préfere pas le tyran qui m'opprESSE.

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux,
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos Citoyens je sais quelle est ma faute;
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte.
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié,
Qui ne peut expirer sans me faire pitié;
Et laisse-moi, de grace, attendant Æmilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie.
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse,
De la bonté d'Octave, & de votre foiblesse.
L'entretien des amans veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret.

SCENE III.

CINNA, *seul.*

DOnne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continue à le nommer foiblesse,
Puisqu'il devient si foible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devroit étouffer,
Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrêmités quel conseil dois-je prendre?
De quel côté pancher? à quel parti me rendre?
Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!
Quelque fruit que par-là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison;
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime,

Qui du peu que je suis fait une telle estime;
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens;
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup! ô trahison trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome,
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir.
Quoi! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achete?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
Mais je dépends de vous, ô serment téméraire,
O haine d'Æmilie, ô souvenir d'un père!
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé:
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse;
C'est à vous, Æmilie, à lui donner sa grace;
Vos seules volontés président à mon sort,
Et tiennent en mes mains, & sa vie, & sa mort.
O Dieux, qui, comme vous, la rendez adorable,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable;
Et puisque de ses loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

GRaces aux Dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi;
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave, en ma présence, a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavourez-vous, & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je ſuis toujours moi-même, & mon cœur n'eſt point autre.
Me donner à Cinna, c'eſt ne lui donner rien,
C'eſt ſeulement lui faire un préſent de ſon bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... O Ciel ! l'oſai-je dire !

ÆMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je ſoupire,
Et vois que ſi nos cœurs avoient mêmes deſirs,
Je n'aurois pas beſoin d'expliquer mes ſoupirs.
Ainſi je ſuis trop ſûr que je vais vous déplaire ;
Mais je n'oſe parler, & je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'eſt trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, & le Ciel me foudroie,
Si cette paſſion ne fait toute ma joie,
Et ſi je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame ;
En me rendant heureux, vous me rendez infame.
Cette bonté d'Auguſte...

ÆMILIE.

Il ſuffit, je t'entends,
Je vois ton repentir & tes vœux inconſtans.
Les faveurs du tyran emportent tes promeſſes,
Tes feux & tes ſermens cèdent à ſes careſſes,
Et ton eſprit crédule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout, peut auſſi me donner.
Tu me veux de ſa main, plutôt que de la mienne.
Mais ne crois pas qu'ainſi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,
Mettre un Roi hors du Trône, & donner ſes Etats,

De ses proscriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;
Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir;
Je suis toujours moi-même, & ma foi toujours pure;
La pitié que je sens ne me rend point parjure:
J'obéis sans réserve à tous vos sentimens,
Et prends vos intérêts par-delà mes sermens.
J'ai pu, vous le savez, sans parjure & sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime.
César se dépouillant du pouvoir souverain,
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le sein;
La conjuration s'en alloit dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée:
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler, ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traître! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à régner!

CINNA.

Ne me condamnez point, quand je vous ai servie;
Sans moi vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie:
Et malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance,
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse, & que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate, & de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÆMILIE.

Je fais gloire pour moi de cette ignominie,
La perfidie est noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment Romain...

ÆMILIE.

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir;
Il fuit plus que la mort, la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur, que de l'être d'Octave;
Et nous voyons souvent des Rois, à nos genoux,
Demander pour appui tels esclaves que nous;
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadêmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose!
Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose!
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un Citoyen Romain?
Antoine sur sa tête attira notre haine,
En se deshonorant par l'amour d'une Reine:
Attale, ce grand Roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple Romain se nommoit l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son Trône, que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité,
Et prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naître
Pour commander aux Rois, & pour vivre sans maître.

CINNA.

Le Ciel a trop fait voir, en de tels attentats,
Qu'il hait les assassins, & punit les ingrats;
Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute,
Quand il éleve un Trône, il en venge la chûte;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tue est long-temps à saigner;

Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus ; va, sers la tyrannie,
Abandonne ton ame à son lâche génie ;
Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie & ta naissance, & le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays, & mon père.
J'aurois déja l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'est lui qui sous tes loix me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ;
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me falloit mourir ;
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme, pour toi seul, l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands Dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si, pour me gagner, il faut trahir ton maître,
Mille autres, à l'envi, recevroient cette loi,
S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhendes pas qu'un autre ainsi m'obtienne,
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne ;
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir dans son sang, & dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée ;
Et te dire, en mourant, d'un esprit satisfait :
N'accuses point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.
Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit, qui t'étoit destinée.
Je meurs, en détruisant un pouvoir absolu ;
Mais je vivrois à toi, si tu l'avois voulu.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire;
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père;
Il faut sur un tyran porter de justes coups;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte, à son gré, nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos ames;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits & jusqu'aux volontés.
Vous me faites priser ce qui me deshonore,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore,
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien, & mille & mille fois;
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée,
Mais ma main aussi-tôt contre mon sein tournée,
Aux mânes d'un tel Prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment;
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussi-tôt que perdue.
Adieu.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son ame au désespoir.

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, & suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez?

ÆMILIE.

Hélas! cours après lui, Fulvie,
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir.
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur, vous laissez vivre Auguste?

ÆMILIE.

Ah ! c'eſt faire à ma haine une loi trop injuſte.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÆMILIE.

Qu'il achève, & dégage ſa foi ;
Et qu'il choiſiſſe, après, de la mort, ou de moi.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, *Gardes.*

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroit effroyable ;
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur ;
Et la ſeule penſée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis ! Quoi, Cinna ! quoi, Maxime !
Les deux que j'honorois d'une ſi haute eſtime,
A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon Empire,
Pour m'arracher le jour, l'un & l'autre conſpire !
Maxime a vu ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir ;
Mais, Cinna !

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,

Et contre vos bontés d'autant plus se mutine :
Lui seul combat encor le vertueux effort
Qui sur les conjurés fait ce juste remord ;
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, & lui seul les séduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahison conçue au sein d'une furie !
O trop sensible coup d'une main si chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclete, écoutez.
(Il lui parle à l'oreille.)

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraste, en même temps, aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

Il l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pu revenir,
Que les yeux égarés, & le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie, & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier, tel que je vous l'ai dit ;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : *Dis-lui que je me fais justice ;*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité :
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,
Dont l'eau grosse & rapide, & la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'est crime, envers moi, qu'un repentir n'efface :

Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reste, & faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCENE III.

AUGUSTE, *seul.*

Ciel ! à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon ame, & le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets, il ôte les amis;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr: qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & cesse de te plaindre;
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné;
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revois tout d'un tems
Perouse au sien noyée, & tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau;
Et puis, ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice;
Et que, par ton exemple, à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahison est juste, & le Ciel l'autorise;
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats, après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse & te pardonne?

Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir;
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime;
Releve, pour l'abattre, un Trône illégitime;
Et d'un zèle effronté couvrant ſon attentat,
S'oppoſe, pour me perdre, au bonheur de l'état?
Donc, juſqu'à l'oublier, je pourrois me contraindre!
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer;
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer;
Puniſſons l'aſſaſſin, proſcrivons les complices.
Mais quoi! toujours du ſang, & toujours des ſupplices!
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter;
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le ſang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, & non plus aſſurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte:
Meurs, tu ferois, pour vivre, un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort;
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe,
Pour te faire périr, tour à tour s'intéreſſe,
Meurs, puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puiſqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte:
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat;
A toi-même, en mourant, immole ce perfide;
Contenant ſes deſirs, punis ſon parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faiſant qu'il le voie, & n'en jouiſſe pas.
Mais jouiſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine;
Et ſi Rome nous hait, trimphons de ſa haine.
O Romains! O vengeance! O pouvoir abſolu!
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu,
Qui fuit en même temps tout ce qu'il ſe propoſe,

D'un Prince malheureux ordonnez quelque chofe.
Qui des deux dois-je fuivre, & duquel m'éloigner?
Ou laiffez-moi périr, ou laiffez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tue
Rend fous mes déplaifirs ma conftance abattue:
Cinna, Cinna, le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit;
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les confeils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel confeil eft capable mon ame!

LIVIE.

Votre févérité, fans produire aucun fruit,
Seigneur, jufqu'à préfent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide,
Salvidien à bas a foulevé Lépide;
Murene a fuccédé, Cépion l'a fuivi;
Le jour, à tous les deux, dans les tourmens ravi,
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant ofe prendre la place;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de fi hauts projets.
Après avoir en vain puni leur infolence,
Effayez fur Cinna ce que peut la clémence.
Faites fon châtiment de fa confufion,
Cherchez le plus utile en cette occafion.
Sa peine peut aigrir une Ville animée,
Son pardon peut fervir à votre renommée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés fe laifferont toucher.

AUGUSTE

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet Empire,
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire;
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus,
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
  Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise;
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton état, après l'avoir conquis,
Plus paisible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime moi sans me craindre;
De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
Lassé, comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez & trop long-temps son exemple vous flatte,
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate;
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours,
Ne seroit pas bonheur, s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrêmité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner & caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même; &, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme,
Vous me tenez parole; & c'en sont-là, Madame.
  Après tant d'ennemis à mes pieds abatus,

Depuis vingt ans je règne, & j'en fais les vertus;
Je fais leurs divers ordres, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un Prince en cette conjoncture.
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'état,
Une offense qu'on fait à toute sa Province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être Prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire;
Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre personne, & non votre fortune.
(*Seule.*)
Il m'échappe, suivons, & forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grace, affermir son pouvoir;
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connoître un vrai Monarque.

SCENE V.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'Où me vient cette joie, & que mal-à-propos
Mon esprit, malgré moi, goûte un entier repos!
César mande Cinna sans me donner d'alarmes!
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes,

Comme si j'apprenois d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? Me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avois gagné sur lui qu'il aimeroit la vie,
Et je vous l'amenois, plus traitable & plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux;
Je m'en applaudissois, quand soudain Polyclète,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder, & sans suite & sans bruit,
Et de sa part, sur l'heure, au Palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause,
Chacun diversement soupçonne quelque chose;
Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, & que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Evandre,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi;
On lui veut imputer un désespoir funeste,
On parle d'eaux, de Tybre, & l'on se tait du reste.

ÆMILIE.

Que de sujets de craindre & de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer!
A chaque occasion le Ciel y fait descendre,
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler,
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler!
Je vous entends, grands Dieux! vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me deshonore;
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette où vous me retenez.
O liberté de Rome! ô mânes de mon père!
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire:
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.

Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre;
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre;
Mais ſi fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous ſera ſur l'heure aiſément reconnoître
Le ſang des grands Héros dont vous m'avez fait naître.

SCENE VI.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais je vous vois, Maxime, & l'on vous faiſoit mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte avec ce faux rapport;
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Céſar ſait tout votre ſecret.
En vain il le dénie, & le veut méconnoître,
Evandre a tout conté pour excuſer ſon maître;
Et par l'ordre d'Auguſte on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter:
Je ſuis prête à le ſuivre, & laſſe de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre;
Mais apprenez le ſoin que le Ciel a de vous;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage, avant qu'on nous pourſuive;
Nous avons pour partir un Vaiſſeau ſur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & fais-tu qui je fuis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui refte de lui-même.
Sauvons-nous, Æmilie, & confervons le jour
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna, dans fon malheur, eft de ceux qu'il faut fuivre,
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur furvivre.
Quiconque, après fa perte, afpire à fe fauver,
Eft indigne du jour qu'il tâche à conferver.

MAXIME.

Quel défefpoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O Dieux! que de foibleffe en un ame fi forte!
Ce cœur fi généreux rend fi peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rappellez, rappellez cette vertu fublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connoiffez Maxime;
C'eft un autre Cinna qu'en lui vous regardez;
Le Ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;
Et, puifque l'amitié n'en faifoit plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme.
Avec la même ardeur il faura vous chérir,
Que...

ÆMILIE.

Tu m'ofes aimer, & tu n'ofes mourir!
Tu prétends un peu trop; mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes;
Ceffe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir fi bas:
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette;
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi! fi ton amitié pour Cinna s'intéreffe,
Crois-tu qu'elle confifte à flatter fa maîtreffe?
Apprends, apprends de moi quel en eft le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÆMILIE.

La tienne, en ta faveur, est trop ingénieuse.
Tu me parles déja d'un bienheureux retour;
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour.

MAXIME.

Cet amour, en naissant, est toutefois extrême;
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, & ne m'a point troublée,
Mon noble déséspoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entiere agit sans s'émouvoir;
Et je vois, malgré moi, plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi! vous suis-je suspect de quelque perfidie?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.
Les Dieux seroient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avoient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi. Tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie; & souffrez qu'un esclave...

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCENE VII.

MAXIME, *seul.*

Désespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime, & quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illusion ne te doit plus flatter,
Æmilie, en mourant, va tout faire éclater;
Sur un même échafaud la perte de sa vie
Etalera sa gloire & ton ignominie;
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infame souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton Souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit, que la honte & la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infame;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame:
La tienne encor servile, avec la liberté,
N'a pu prendre un rayon de générosité.
Tu m'as fait relever une injuste puissance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance;
Mon cœur te résistoit, & tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les Dieux permettront à mes ressentimens,
De te sacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'ose m'assurer, qu'en dépit de mon crime,
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège, Cinna, prends; & sur toute chose;
Observe exactement la loi que je t'impose:
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours,
Tiens ta langue captive; & si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre, après, tout à loisir:
Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne,
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, & les miens.
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsqu'après leur mort, tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein,
T'avoit mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi, même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connoître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie,
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine,

Je

Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure, & sans peine accordées,
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire.
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le Ciel me voulut, en rappellant Mécene,
Après tant de faveurs, montrer un peu de haine,
Je te dnnnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime & de toi j'ai pris les seuls avis ;
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus. Ce même jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
Qu'en te couronnant Roi, je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner !

CINNA.

Moi, Seigneur, moi, que j'eusse une ame si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse,
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux,
Tu te justifieras après, si tu le peux ;
Ecoute cependant, & tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice ; & ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal :
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, & te prêter main forte.

Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lenas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé,
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé,
Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauroient subsister.
Tu te tais maintenant, & gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel étoit ton dessein, & que prétendois-tu
Après m'avoir au Temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir Monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un Souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et si sa liberté te faisoit entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel étoit donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au Trône, & lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si, jusques à ce point, son sort est déplorable,
Que tu sois, après moi, le plus considérable;
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connoître, & descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.

Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient;
Elle feule t'éleve, & feule te foutient;
C'eft elle qu'on adore, & non pas ta perfonne,
Tu n'a crédit, ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne;
Et, pour te faire écheoir, je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la maio qui feule eft ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie,
Règne, fi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais ofes-tu penfer que les Serviliens,
Les Coffes, les Metels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des Héros de leur fang font les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un fang fi généreux,
Jufqu'à pouvoir fouffrir que tu régnes fur eux?
Parle, parle, il eft temps.

CINNA.

Je demeure ftupide,
Non que votre colère ou la mort m'intimide:
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur, fans le pouvoir trouver.
Mais c'eft trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je fuis Romain, & du fang de Pompée;
Le père & les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de Céfar, étoient trop peu vengés.
C'eft-là d'un beau deffein l'illuftre & feule caufe;
Et, puifqu'à vos rigueurs la trahifon m'expofe,
N'attendez point de moi d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux foupirs;
Le fort vous eft propice, autant qu'il m'eft contraire;
Je fais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire;
Vous devez un exemple à la poftérité,
Et mon trépas impôrte à votre fureté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et, loin de t'excufer, tu couronnes ton crime;
Voyons fi ta conftance ira jufques au bout.
Tu fais ce qui t'eft dû, tu vois que je fais tout,
Fais ton arrêt toi-même, & choifis tes fupplices.



SCENE II.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoiſſez pas encor tous les complices;
Votre Æmilie en eſt, Seigneur, & la voici.

CINNA.

C'eſt elle-même, ô Dieux!

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, auſſi!

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étois, Seigneur, la cauſe & le ſalaire.

AUGUSTE.

Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui,
T'emporte-t-il déja juſqu'à mourir pour lui?
Ton ame à ces tranſports un peu trop s'abandonne,
Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expoſe à vos reſſentimens
N'eſt point le prompt effet de vos commandemens;
Ces flammes, dans nos cœurs, ſans votre ordre étoient nées,
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimaſſe, & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi:
Je ne voulus jamais lui donner d'eſpérance
Qu'il ne m'eût de mon père aſſuré la vengeance.
Je la lui fis jurer, il chercha des amis;
Le Ciel rompt le ſuccès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime,
Son trépas eſt trop juſte après ſon attentat,
Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'état:

Mourir en sa présence, & rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, & tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô Ciel ! & par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ces débordemens j'en ai chassé Julie,
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la vois, comme elle, indigne de ce rang :
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, & l'autre est parricide.
O ma fille, est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÆMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse,
Il fut votre tuteur, & vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père :
Et qu'un juste courroux, dont je me sens brûler,
A son sang innocent vouloit vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Æmilie, arrête, & considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'Empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la Couronne,
Le Ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne ;
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste, & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoi qu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main ;
Et jamais on n'a droit sur ceux du Souverain.

ÆMILIE.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir, & non pour me défendre.

Puniſſez donc, Seigneur, ces criminels appas;
Qui de vos favoris font d'illuſtres ingrats;
Tranchez mes triſtes jours pour aſſurer les vôtres:
Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres;
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour enſemble, & le ſang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez ſéduit, & que je ſouffre encore
D'être deshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer:
J'avois fait ce deſſein avant que de l'aimer.
A mes plus ſaints deſirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres ſoins elle ſeroit ſenſible;
Je parlai de ſon père, & de votre rigueur;
Et l'offre de mon bras ſuivit celle du cœur.
Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme!
Je l'attaquai par-là, par-là je pris ſon ame;
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
Et ne put négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice;
J'en ſuis le ſeul auteur, elle n'eſt que complice.

ÆMILIE.

Cinna, qu'oſes-tu dire? eſt-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne ſouillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne ſe flétrit, ſi Céſar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne ſe perd, ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi généreux coups.

ÆMILIE.

Hé bien, prends-en ta part, & me laiſſes la mienne,
Ce ſeroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne:
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourmens,
Tout doit être commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, Seigneur, ſont deux ames Romaines;
Uniſſant nos deſirs, nous unimes nos haines.
De nos parens perdus le vif reſſentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment;

En ce noble dessein nos cœurs se rencontrerent,
Nos esprits généreux ensemble le formerent,
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas;
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine, ni Lépide;
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez,
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice, aussi-bien que du crime.
Mais enfin le Ciel m'aime, & ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Approche, seul ami, que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir;
C'est à toi que je dois, & le jour, & l'Empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoissez mieux le pire.
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon ame;
Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame;
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuser Æmilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensois la résoudre à cet enlèvement,
Sous l'espoir du retour pour venger son amant.

Mais au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces;
Elle a lu dans mon cœur. Vous savez le surplus,
Et je vous en ferois des récits superflus.
Vous voyez le succès de mon lâche artifice;
Si pourtant quelque grace est dûe à mon indice,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître,
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel! & le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma derniere victoire;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie:
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie;
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin,
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous, ou donnée, ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée,
Reçois le Consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préferes-en la pourpre à celle de mon sang:
Apprends, sur mon exemple, à vaincre ta colère;
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÆMILIE.

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés;
Je connois mon forfait, qui me sembloit justice;
Et ce que n'avoit pu la terreur du supplice,

Je sens naître en mon ame un repentir puissant ;
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le Ciel a résolu votre grandeur suprême,
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même;
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Etat.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle;
Elle est morte, & ce cœur devient sujet fidèle;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je, après que nos offenses,
Au lieu de châtimens, trouvent des récompenses?
O vertu sans exemple ! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, & mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime,
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime;
Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocens, & me rend mes amis.
(*A Maxime.*)
Reprends auprès de moi ta place accoutumée,
Rentre dans ton crédit, & dans ta renommée;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour,
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice;
Et je suis plus confus, Seigneur, de vos bontés,
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée,
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chûte du Ciel ne pourroit l'ébranler.
Puisse le grand Moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous.

LIVIE.

Ce n'eſt pas tout, Seigneur : une céleſte flamme
D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les Dieux vous font ſavoir par moi ;
De votre heureux deſtin c'eſt l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre ;
On portera le joug déſormais ſans ſe plaindre,
Et les plus indomptés, renverſant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos ſujets.
Aucun lâche deſſein, aucune ingrate envie,
N'attaquera le cours d'une ſi belle vie ;
Jamais plus d'aſſaſſins, ni de conſpirateurs ;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome, avec une joie & ſenſible & profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde,
Vos royales vertus lui vont trop enſeigner
Que ſon bonheur conſiſte à vous faire régner.
D'une ſi longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie ;
Vous prépare déja des Temples, des Autels,
Et le Ciel une place entre les Immortels ;
Et la poſtérité, dans toutes les Provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux Princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, & j'oſe l'eſpérer ;
Ainſi toujours les Dieux vous daignent inſpirer.
Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices ;
Et que vos conjurés entendent publier,
Qu'Auguſte a tout appris, & veut tout oublier.

FIN.